

LA TRAHISON DE PHILIPPE FAUCON

FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 2005 - 1h25

Réalisateur :
Philippe Faucon

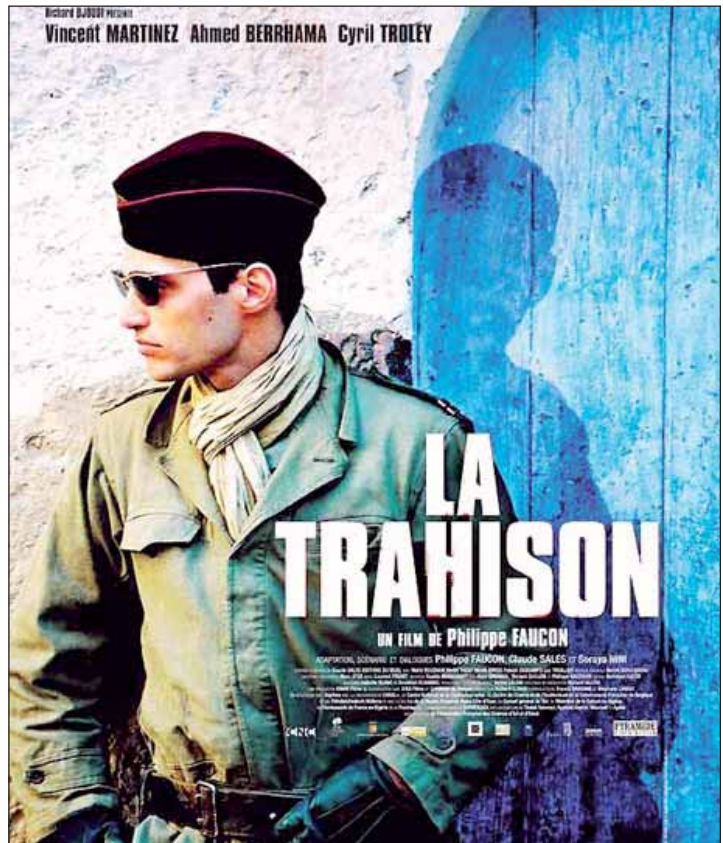
Scénario :
P. Faucon, Claude Sales, d'après son roman *La Trahison*

Image :
Laurent Fénart

Montage :
Sophie Mandonnet

Musique :
Benoît Schlosberg

Interprètes :
Vincent Martinez
(Roque)
Ahmed Berrhama
(Taïeb)
Cyril Trolley
(Vergnat)
Luc Thuillier
(Sansot)
Walid Bouzham
(Ahmed)
Medhi Yacef
(Hachemi)



SYNOPSIS 1959. Le sous-lieutenant Roque, appelé en Algérie, a la responsabilité d'une trentaine d'hommes, stationnés dans une ancienne ferme proche d'un village isolé de l'Est algérien. Pour les supérieurs de Roque, le secteur est réputé pourri. La tâche qui lui a été assignée consiste donc essentiellement à une «reconquête des âmes», en direction de la casbah. Parmi les appelés de la section que commande Roque, Taïeb, qu'il apprécie pour son discernement et qui est sans doute le meilleur interprète des pensées et des sentiments des habitants de la «casbah»...

CRITIQUE

On connaissait Philippe Faucon pour trois films d'adolescents, une trilogie crue de la difficulté de vivre, *l'Amour, Sabine, Mes dix-sept ans*, réalisés voici une dizaine d'années. Le cinéaste revient par la guerre d'Algérie, avec un film aussi simple qu'à vif sur le quotidien d'un poste de l'armée française en mars 1960, chargé de pacifier un bout du djebel en révolte.



Le film se situe aux croisements de deux biographies, le récit par Claude Sales (*La Trahison, Le Seuil*, 1999) de son expérience de jeune lieutenant, appelé et responsable de ce poste d'une vingtaine de soldats. Et la mémoire «rentrée» de Faucon, fils d'un militaire ayant fait la guerre, qui jamais n'a pu percer à jour ce refoulé. Jusqu'à ce film, mêlant ces deux retours de mémoire, celui d'un ancien soldat qui, quarante ans après, fait le récit sec et précis de son expérience, et celui d'un jeune cinéaste qui veut soulever le couvercle familial, voire national, couvrant une guerre qui resta longtemps «sans nom». Même s'il faut tordre le cou à l'éternelle rengaine d'un cinéaste français qui ne saurait pas filmer les conflits de son histoire : près d'une cinquantaine de films existent depuis 1960, qui ont fait de la guerre d'Algérie leur sujet, notant ses traumatismes sur la jeunesse française (d'*Adieu Philippine* à *Muriel*, du *Petit Soldat* aux *Parapluies de Cherbourg*, du *Combat dans l'île* à *L'Insoumis*) ou, plus rarement certes, en suivant ses errements caméra au poing (*Avoir 20 ans dans les Aurès*, *RAS*, *Cher frangin*, ces films du bled).

La beauté franche et directe de *La Trahison* n'est pas celle du travail de la mémoire. Dans ce film, tout est au présent des actions des soldats ou de ceux qu'ils doivent soumettre. Le cinéaste forge une manière de filmer le passé au présent, accrochant le film «historique» à l'enregistrement

quasi documentaire des actes, des paroles, des choses. Cette volonté de ne jamais s'écarter des faits impressionne. Faucon filme la sale guerre comme Bresson, autrefois, un tournoi de chevalerie, un procès ou l'évasion d'un condamné à mort. Missions sous l'autorité de jeunes officiers français, accrochages, opérations de routine, marches, regroupement des villageois, interrogatoires, discussions de chambrée, fouilles de maisons, patrouilles dans les ruelles ou les chemins, tortures. C'est une chronique à la bonne distance, ni trop proche ni trop lointaine, là où un lyrisme retenu croise les affections vives. Tout se fait ici la peur au ventre, chez ces jeunes gens qui ne maîtrisent pas leur destin.

Antoine de Baecque
Libération - 25 janvier 2006

(...) Dès les premières minutes, c'est la plongée dans le noir. Au sens littéral d'abord, alors que l'armée française arrête un Algérien membre du FLN, à la seule lumière d'une torche. Ce noir physique illustre celui de l'Histoire, perdue dans l'embourbement d'un conflit qui s'éternise depuis six ans déjà. En 1960, la guerre d'Algérie pèse sur les consciences de ses protagonistes, Algériens et Français, deux peuples ennemis mais néanmoins frères, se déchirant pour la souveraineté d'un territoire revendiqué par chacun.

Sur fond d'une histoire connue de tous, Philippe Faucon s'intéresse au quotidien, celui d'un bataillon

posté dans le sud-est désertique du pays et appelé à sécuriser la région. Le drame se noue autour de la recherche d'éventuels membres du FLN au sein de la population civile et de la position délicate de quatre harkis (ces combattants algériens passés du «côté» français) qui composent la garnison. Les hommes se trouvent seuls face à leur engagement, personnel comme politique, déterminé par les mouvements chaotiques de la guerre. Le film prend alors la forme d'un grand drame personnel et universel, matérialisé autour du thème de la trahison.

Chez Faucon, la guerre est un grand jeu de masque où l'ennemi n'est jamais celui que l'on croit, où, peut-être, il n'y a pas d'ennemi. Cette ambiguïté, ce sont les harkis - protagonistes évidents du film - qui en sont la plus forte expression. Rejetés à la fois par les Algériens et les Français (l'un d'eux, pris d'une triste prémonition, demande ainsi à son capitaine «s'il peut jurer que la France ne les abandonnera pas»), ils prouvent l'absurdité d'une guerre sans fin, et de la logique de destruction qui l'accompagne. Une destruction physique et psychologique, où idéaux et vérité, amitié et confiance disparaissent au profit du désordre et du mensonge.

La promiscuité et la coexistence intime des deux parties adverses au sein de la garnison donnent au récit une dimension éminemment tragique. Philippe Faucon construit son film autour des règles du drame classique, aussi bien dans les fils du récit que dans la gram-



maire cinématographique, superbement maîtrisée de bout en bout, véritable leçon de cinéma et d'économie intelligente des moyens. Surgit alors une image mythique évidente : celle du western. Ainsi la plaine saharienne fonctionne-t-elle comme un écho des étendues désolées du Monument Valley. Le village dont les militaires assurent la surveillance s'inspire des petites villes isolées du Far West, où l'immensité du vide contrastait avec la densité des rapports humains et l'absurdité des conflits. Mais plus que dans le décor, c'est dans la thématique que *La Trahison* fait office de «western à la française». A travers cette guerre de décolonisation, et les crispations nationales qu'elle engendre côté français, se dessine une filiation au genre américain, qui lui aussi tentait de définir l'identité d'une nation - celle de ce Nouveau Monde sans Histoire. Ce n'est pas le moindre objectif du film de Philippe Faucon que d'esquisser les frontières de la France. Loin de l'Hexagone, tortures, exécutions et arrestations sommaires sont les derniers recours d'une puissance qui n'existe déjà plus. (...)

Raphaël Lungo

<http://www.critikat.com>

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE FAUCON

Comment est né ce film ?

Avec la lecture du récit de Claude Sales, quelques semaines après sa parution en 1999. J'ai lu un petit compte-rendu du livre dans *Le*

Monde, et je me le suis procuré tout de suite. J'étais sans doute dans un désir d'aborder la période de la guerre d'Algérie dans un film, même si j'en avais mal conscience, et alors qu'il s'agissait d'un conflit que je connaissais en fait encore assez mal à ce moment-là.

Justement, pourquoi cette attirance pour une guerre déjà lointaine ?

Parce que je suis né dedans, en 1958, à Oujda, au Maroc, tout près de la frontière algérienne. Ma mère est née à Maghnia, de l'autre côté de la frontière, en Algérie donc. Entre les deux villes, il doit y avoir 35 km. Et des deux côtés de la frontière, c'est une région minière. Mon grand-père maternel se déplaçait avec sa nombreuse famille, d'un côté ou de l'autre de la frontière, suivant les offres d'embauche. En Algérie, il y avait la guerre, et ma mère m'a raconté que je suis né au 2^e étage d'un hôpital ; tandis qu'au 1^{er} étaient soignés des combattants indépendantistes algériens, qui avaient été blessés dans des accrochages en Algérie, et ramenés au Maroc pour être soignés à Oujda. L'entrée de l'hôpital était gardée par des soldats de l'A. L. N. (Armée de Libération Nationale) en armes, que mon père croisait lorsqu'il venait, en uniforme de l'armée française, rendre visite à ma mère. Le Maroc était indépendant depuis deux ans, il y restait quelques personnels administratifs et militaires français, dont mon père ; et sur

place, dans cet hôpital, il y avait ainsi une sorte de statu quo établi par les autorités marocaines. Ensuite, mon père a été envoyé à Alger ; où mes parents ont vécu les six derniers mois de la guerre. Bien que très petit, j'ai l'impression d'avoir le souvenir de la tension, de la peur qui régnaient. J'ai même le sentiment d'avoir gardé l'image imprécise de mes parents s'enfermant chez eux, et barricadant les fenêtres. Souvenir réel ou recréé, est-ce que j'ai vu cette scène dans un film, je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que, lorsque j'ai un peu grandi, on sentait toujours le silence, les douleurs, liés à cette époque. Donc, lorsque j'ai lu le récit de Claude Sales, quelque chose m'a rattrapé.

Le livre est un récit personnel, et vous avez construit votre scénario différemment.

Oui. C'est le récit, dans une situation de guerre, d'une histoire vécue, qui a concerné plusieurs hommes qui ne se sont plus revus. Dans le livre, elle est racontée par l'un d'eux, qui ne peut donc la dire que de son seul point de vue. Il peut dire ce qu'il a vécu, ce qui lui a été dit par les autres, ce qu'il a lui-même ressenti, pensé ; et la façon dont il analyse les événements et les comportements. Mais toute une partie de cette histoire lui échappe, inévitablement. Pour écrire le film (qui devenait une fiction), nous avons voulu sortir de ce point de vue unique, et nous nous sommes efforcés de reconstituer les parts manquantes, telles que nous



les interprétions, du moins. Il me semblait que le dilemme vécu par les quatre jeunes Algériens (que Claude Sales pouvait deviner, mais qu'il ne pouvait guère rapporter de façon très précise) était au moins aussi important, que celui du jeune lieutenant confronté à l'éventuelle «trahison» des quatre jeunes gens. Eux-mêmes sont déjà en situation d'être désignés comme des traîtres vis-à-vis des populations civiles, des autres Algériens.

Comment avez-vous choisi les acteurs ?

En fonction de ce qu'ils me paraissent pouvoir apporter d'intéressant au personnage... Il y a un mélange de comédiens confirmés ou expérimentés, et de gens qui n'avaient jamais joué. (...)

Et comment s'est passé le tournage avec Vincent Martinez, qui joue Roque ?

Je l'avais vu dans *L'école de la chair* où, pour son premier rôle, il était face à Isabelle Huppert. Il a lui aussi une vraie présence physique, et une vraie individualité. J'ai été amené, tout en tournant, à adapter tous les jours le scénario aux conditions de tournage, et à couper des scènes auxquelles il tenait. Vincent souhaitait constamment plus pour ce projet. Il n'a jamais faibli dans son engagement dans le film ni dans son personnage. Jusqu'aux post-synchronisations, où il a refait de façon remarquable et convaincante des scènes très peu évidentes à rejouer en auditorium.

Comment s'est passé le tournage en Algérie ?

Pour moi, ça a été une très belle expérience. Rien n'était simple, sur place. Tous les déplacements devaient être groupés, sécurisés et accompagnés, tout le temps. Mais il y a eu une implication énorme de l'équipe algérienne, que ce soit pour la construction des décors, la recherche des petits rôles, de la figuration, etc. Dans le village où nous tournions, avoir de la figuration ou des petits rôles féminins, pour tourner de nuit de surcroît, n'était pas toujours quelque chose d'évident. Mais j'ai pu tourner avec des gens extraordinaires. Il a fallu rechercher dans toute l'Algérie, et remettre en état, les derniers camions militaires restés sur place après le départ de l'armée française. Et dans le film, ils n'ont pas l'air de ce qu'ils étaient lorsqu'on les a récupérés : c'est-à-dire des tas de ferraille qui mettaient une heure à démarrer lorsque l'on devait tourner avec. Si le film est ce qu'il est, je le dois en grande partie à des gens là-bas qui sont devenus pour moi plus que des amis.

Dossier de presse

un récit d'Agnès L'Herbier. En 1994 *Muriel fait le désespoir de ses parents*. En 1996 pour France 2, *Mes 17 ans*. Dans la série de courts métrages *L'Amour est à réinventer*, il réalise *Tout n'est pas en noir*. Il tourne ensuite *Les Etrangers* coproduit et diffusé par Arte, et sorti en salle en 1997. En 1999, il réalise *Samia*. En 2002, il tourne pour Arte *Grégoire peut mieux faire*. *La Trahison* en 2005 le confirme comme un auteur marquant.

<http://www.africultures.com>

FILMOGRAPHIE

Films TV :	
Mes dix-sept ans	1996
Les Etrangers	1999
Courts métrages :	
L'amour est à réinventer	1997
Tout n'est pas en noir	
Longs métrages :	
L'Amour	1990
Sabine	1992
Muriel fait le désespoir de ses parents	1997
Samia	2001
La Trahison	2006

BIOGRAPHIE

Le cinéaste, né en 1958 à Oujda au Maroc, est révélé en 1989 par son premier film *L'amour*, Prix Perspective du cinéma français au Festival de Cannes 1990. Puis il tourne pour Arte, *Sabine* d'après

Documents disponibles au France

- Revue de presse importante
- Dossier pédagogique
- Positif n°540
- Cahiers du cinéma n°608
- Fiches du cinéma n°1812/1813